

IDENTITÉ NARRATIVE ET INTERNET

Quel concept pour quelle réalité ?

Julien Garnier¹

Cet article vise à explorer la notion d'identité narrative de Paul Ricoeur dans le cadre d'une réflexion théorique sur les technologies de communication, et plus spécifiquement internet. Il s'agira de s'interroger sur la validité conceptuelle de la notion d'identité narrative dans une analyse des usages d'internet. Si le rapport à soi est médié chez Ricoeur par les ressources de l'histoire racontée, le rapport à cette histoire suppose des formes préalablement instituées. Dans ce cadre, le rapport institué entre l'utilisateur et sa machine suppose de s'interroger sur les possibilités de s'appuyer sur le concept d'identité narrative pour définir ces pratiques. Cet article ne prétend pas étudier les usages proprement dits d'internet mais vise à questionner l'adéquation théorique d'une notion susceptible d'être mobilisée dans les études sur les usages d'internet.

1 Université de Caen, France et Université du Québec à Montréal (UQAM), Canada.

La notion de culture de soi, comprise comme la constitution d'un rapport à soi, a été définie par Paul Ricoeur au travers de son concept d'identité narrative. Ce concept permet de retranscrire une modalité d'accès à soi au travers d'une interdépendance permanente entre le sujet et son histoire racontée. L'accès à soi, constitué par les ressources de l'histoire racontée, suppose ainsi que le sujet soit en rapport permanent avec le contexte de son histoire, ce rapport délimitant ce que Ricoeur appelle un personnage. De plus, c'est au travers de ce contexte que l'identité narrative sera à même de délimiter un rapport à autrui. Or, il est clair que l'élaboration du concept d'identité narrative par Paul Ricoeur était étrangère à l'étude des usages d'internet. D'où la nécessité de questionner l'adéquation théorique de cette notion, dans la mesure où elle est susceptible d'être mobilisée dans les études sur les usages d'internet. Y a-t-il des identités narratives au sens ricoeurien sur internet ? En quoi la spécificité des formes de communication sur internet affecte-t-elle le concept d'identité narrative ? Pour fournir des éléments de réponse à ces questions, il faut définir certaines dimensions de l'identité narrative (contexte, personnage, rapport à autrui) et examiner dans quelle mesure elles peuvent théoriquement s'articuler à une analyse qui aurait pour objet les usages d'internet. Ces éléments qui aboutissent à délimiter un rapport à soi chez Ricoeur se retrouvent-ils lorsque l'on se raconte sur son blog personnel ou sur Facebook ? Si le sujet possède une certaine marge de manœuvre dans la mise en forme de son identité sur internet, on peut se demander dans quelle mesure il ne doit pas également composer avec les caractéristiques de l'interface qu'est l'écran, et par laquelle il lui faut nécessairement passer pour se raconter. L'écran est-il neutre ou relève-t-il d'une configuration particulière amenant à recomposer la nature même du concept d'identité narrative ?

La notion d'identité narrative et ses implications

Paul Ricoeur (1990), par sa volonté de définir une forme de spécificité singulière au cœur de tout agissement social, est avant tout soucieux de délimiter les contours du soi et donc la possibilité d'adopter le point de vue d'un sujet propre. Selon Ricoeur, on peut isoler deux traits ontologiques et fondamentaux à tout fait humain, deux registres de l'existence indépassables et complémentaires : la mêmeté et l'ipséité.

On peut définir dans un premier temps la mêmeté comme toute attribution ou « ascription » (Ricoeur, 1990) de caractéristiques présentes

chez un individu en même temps que potentiellement présentes chez un autre. Le registre de la mêmété est ainsi à saisir comme tous les éléments du soi qui ne sont pas totalement attribuables à soi puisqu'ils sont parallèlement et potentiellement attribuables à autrui. En s'autorisant une définition schématique, on pourrait dire que dans un premier temps, le soi est identifiable par la médiation de la mêmété en tant qu'isolement de particularités qui seront attribuées aux (voire réparties entre) individus.

C'est le rapport entre le dédoublement de l'ascription effective et la possibilité de tenir celle-ci en suspens qui fait problème. Or, c'est un phénomène étonnant qui, à l'échelle d'une culture entière, prend des proportions considérables, que nous ne cessons d'accroître le répertoire des pensées, au sens large du mot, incluant cognitions, volitions, émotions, dont nous comprenons le sens sans tenir compte de la différence des personnes auxquelles elles sont attribuées (Ricoeur, 1990, p. 119).

Réduire l'identification du « soi » à la seule mêmété ne saurait être suffisant pour expliquer le fait humain dans toute sa consistance. C'est pourquoi la démarche de Ricoeur est animée par l'objectif de comprendre la mêmété dans son rapport dialectique avec l'ipséité. Il semble que Ricoeur soit constamment animé par le désir d'aller au-delà de la mêmété, d'en éprouver les limites pour y saisir ce qu'on peut trouver derrière. Alors que la mêmété relève d'un ancrage causé par un ensemble de déterminations objectives, l'ipséité est en dernier ressort la marque du sujet.

C'est ainsi que l'ipséité, en tant qu'ensemble de caractéristiques imputables en dernier ressort au sujet, peut se définir au travers de l'identité. Or, la force de la pensée de Ricoeur, c'est d'aborder l'identité non en soi, mais de la relier à ce qu'il appelle une configuration narrative, qu'il définit comme une médiation entre la concordance (agencement événementiel des faits) et la discordance (la mise en péril de cette identité factuelle et événementielle). L'identité devient ainsi une forme de « synthèse de l'hétérogène » :

Afin d'étendre la validité de ce concept de configuration narrative [...], je propose de définir la concordance discordante, caractéristique de toute composition narrative, par la notion de synthèse de l'hétérogène. Par là, je tente de rendre compte

des diverses médiations que l'intrigue opère entre le divers des événements et l'unité temporelle de l'histoire racontée, entre les composants disparates de l'action, intentions, causes et hasards, et l'enchaînement de l'histoire ; enfin entre la pure succession et l'unité de la forme temporelle, médiations qui à la limite, peuvent bouleverser la chronologie au point de l'abolir (Ricoeur, 1990, pp. 168-169).

C'est ainsi par le rapport dialectique entre les faits propres à l'environnement (de l'action) et la mise en intrigue par le sujet de ces faits que se comprend la notion d'identité narrative. C'est ce que Ricoeur appelle « le parcours du personnage » : une base d'appréhension de soi où l'ipséité du sujet s'appréhende sur fond de mêmeté.¹ C'est par cette notion de personnage que Ricoeur souligne l'interpénétration constante du sujet et du contexte singulier de son histoire, faisant de l'identité narrative une réalité vécue. Le personnage apparaît ainsi comme la réunification de l'histoire racontée et du sujet dans une composition unique sujette en permanence à des transformations.

La personne comprise comme personnage de récit, n'est pas une entité distincte de 'ses expériences'. Bien au contraire : elle partage le régime dynamique propre à l'histoire racontée. Le récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage (Ricoeur, 1990, p. 175).

L'identité narrative se caractérise ainsi par son caractère essentiellement dynamique. C'est par un ensemble de médiations ontologiques entre le sujet et les conditions mouvantes de son histoire racontée qu'elle

1 Il est important de noter que cet article s'appuie essentiellement sur la notion d'identité narrative développée dans *Soi-même comme un autre*. Ce choix à été dicté par la préface de Ricoeur dans laquelle ce dernier souligne que la notion est prolongée par rapport à *Temps et récit III* puisque sa définition est « effectuée avec des ressources nouvelles procurées par l'analyse de l'identité personnelle en fonction de critères objectifs d'identification » (Ricoeur, 1990, p. 29). C'est la notion d'identité narrative dans le cadre de sa constitution, donc dans les formes prérelationnelles qui la caractérisent, qui nous guide ici.

peut se configurer-reconfigurer et que l'accès à soi peut se réaliser au travers de cette configuration-reconfiguration permanente.

Harrison White (2011) utilise la notion d'identité dans un sens sociologique relativement complémentaire. Il est en effet remarquable de constater l'existence de points de rencontre entre la réflexion de Ricoeur et celle de White, cette dernière traduisant dans une certaine mesure la notion d'identité narrative en termes plus sociologiques. White définit l'identité comme : « Toute source d'action à laquelle les observateurs peuvent attribuer du sens » (White, 2011, p. 43). C'est par la notion de contrôle que White présente la force du lien unissant dialectiquement l'homme et le monde (ou en termes ricoeuriens le lien dialectique entre le sujet et son histoire constituant un personnage). Le contrôle se présente comme la nécessité de trouver des appuis parmi d'autres identités, c'est-à-dire de délimiter une position impliquant une attitude orientant elle-même les relations avec les autres identités.

La normalité que l'on perçoit est un vernis masquant la turbulence des efforts de contrôle par les identités à la recherche d'appuis [...]. À tous les niveaux, la normalité et le hasard sont les deux faces opposées, mais indissociables de l'action sociale. La sociologie doit rendre compte dans un même mouvement, du désordre et de la normalité [...] (White, 2011, p. 44).

White, par ce qu'il appelle « le style », appréhende « le soi » au travers de la complexité des processus sociaux préalables à l'émergence de ce que l'on peut appeler la singularité d'une personne. Cette singularité suppose ainsi un rapport dialectique avec l'environnement qui la précède. Les styles chez White sont des points de convergence de la texture de la vie sociale singularisés au travers d'une matrice de perception recouverts par la notion de personne. La personne, donc « le soi », est pour White un agrégat d'identités, la réunification singulière du même dans une composition unique.

[L'identité] est produite par la contingence, à laquelle elle est une réponse, tout en intervenant dans le processus à venir à quelque niveau et dans quelque domaine que ce soit. Chercher le contrôle n'est pas une simple option de choix, cela vient en réalité de la façon dont les identités sont mises en action et continuent leur route sous la forme d'un processus. Ainsi, fondamentalement, une identité émerge des discordances, avec ses appuis,

en puisant dans l'observation de son environnement et d'elle-même (White, 2011, p. 52).

Tant chez White que chez Ricoeur, le contexte occupe une place déterminante pour penser l'identité, puisqu'il fournit les prises indépassables à partir desquelles celle-ci se déploiera. Car ce qui fait l'identité peut se définir comme la nécessité de s'insérer dans un gigantesque espace de catégorisations diverses et entremêlées¹. La possibilité ontologique d'accès à soi, médiatisée par le récit, suppose ainsi des ressources offrant des prises à partir desquelles la mise en forme narrative de soi pourra se mettre en place : « Le concept de contexte est crucial pour l'explication de la vie sociale [...]. Une identité est déclenchée dans sa recherche d'un appui, ce dernier étant reproduit dans un contexte de recherche similaire par d'autres identités » (White, 2011, p. 413). Le caractère apriorique de l'émergence du « soi » est ainsi délimité par la configuration qui fera du sujet un personnage. Plus précisément, la possibilité de « se raconter » apparaît étroitement liée aux possibilités offertes par l'environnement, aux appuis par lesquels chacun peut se constituer en personnage :

l'identité du personnage se comprend par transfert sur lui de l'opération de mise en intrigue d'abord appliquée à l'action racontée ; le personnage, dirons-nous, est lui-même mis en intrigue [...]. C'est en effet dans l'histoire racontée, avec ses caractères d'unité, d'articulation interne et de complétude, conférés par l'opération de mise en intrigue, que le personnage conserve tout au long de l'histoire une identité corrélative de celle de l'histoire elle-même (Ricoeur, 1990, p. 170).

Or, le rôle du contexte (et de la configuration narrative) ne saurait se réduire à un simple accès à soi. Celui-ci peut également se penser dans le cadre d'un rapport à autrui. L'identité narrative n'est donc pas un processus linéaire. Au contraire, la possibilité d'accéder à soi par l'intermédiaire du récit est le fruit de luttes permanentes. Ces luttes sont intrinsèquement liées à toute interaction avec autrui. Le « contrôle » chez White apparaît en effet comme la condition pratique par laquelle se réalise tout rapport social. Il suppose d'une part une permanence, dans le sens où le contrôle s'apparente à une forme de recherche de maintien

¹ Chacun des chapitres de l'ouvrage de White (2011) propose ainsi une analyse conceptuelle de ces différentes catégories préalables par lesquelles l'identité émerge.

de soi au cœur même de l'interaction, et d'autre part un dynamisme, dans le sens où ce maintien de soi est condamné à l'adaptation puisque le contrôle sera affecté par d'autres tentatives de contrôle produites par le contexte de réalisation de l'action. Puisque la permanence du « soi » se conquiert par l'intermédiaire du récit, ce récit doit en quelque sorte « résister » au récit de chaque interlocuteur croisé au cours de la vie sociale. « C'est dans l'épreuve de la confrontation avec autrui, s'agissant d'un individu ou d'une collectivité, que l'identité narrative révèle sa fragilité » (Ricoeur, 2004, p. 170). L'ambivalence du processus d'accès à soi par la médiation du récit tient dans cette double réalité. D'une part, « se raconter » permet de configurer une identité pratique, un soi ancré dans les turbulences du monde, mais d'autre part, la mise en place du récit d'accès à soi doit tenir compte de l'autre. Le personnage doit faire de son histoire une histoire cohérente pour autrui, et donc s'adapter au dynamisme normatif propre à toute configuration narrative, sous peine d'être exclu de toute socialité. La configuration narrative par laquelle le sujet s'intelligibilise doit être maintenue en relation permanente avec autrui. Comme l'explique Michel Grossetti, une relation sociale est avant tout un ensemble de « médiations dyadiques ».

Les acteurs se coordonnent à travers des ressources de médiation. Ces ressources sont très diverses. Elles peuvent être de nature cognitive (langage, informations, normes culturelles, rôles sociaux, ...), matérielles (moyens de communication, médias, marques physiques de délimitation des espaces, signalétique...). Chacune d'entre elles a une aire d'efficience, que l'on peut définir pour faire simple comme l'ensemble des acteurs pour qui elle fonctionne comme ressource, contrainte et enjeu [...]. Une relation interpersonnelle est donc un ensemble de ressources de médiations dyadiques (c'est-à-dire spécifiques aux protagonistes de la relation) qui permet la coordination entre les acteurs, la circulation ou la transmission de ressources (Grossetti, 2009, p. 60).

Cette dialectique préalable à l'émergence du « soi », que l'on retrouve chez Ricoeur et chez White, suppose de considérer que la mise en forme du « soi » est directement déterminée par les conditions contextuelles par lesquelles le sujet passera pour se raconter. Ainsi, la médiation du récit dans l'accès à soi suppose parallèlement un rapport au monde. Le récit suppose en effet un ancrage dans le monde, à partir duquel ontologiquement le « soi » émergera. De plus, la constitution du

soi suppose d'être appréhendée dans un rapport d'influence réciproque avec l'autre.¹ Comme l'explique Rose Goetz :

L'herméneutique du soi est le lieu d'articulation de trois problématiques : 1) [...] Le soi n'est pas l'ego. On ne peut l'approcher qu'indirectement. 2) La dialectique entre [...] la mêmeté et l'ipséité : l'ipséité se détermine par la voie de son contraste avec la mêmeté. 3) La dialectique de l'ipséité et de l'altérité : altérité de l'autre que soi et de l'autre en soi. L'interprétation de soi par soi passe par cette triple médiation (Goetz, 2004, p. 4).

Ainsi, penser l'interprétation de soi par soi au travers de certains dispositifs propres à internet suppose de porter le regard, d'une part, sur l'ancrage au monde qui caractérise ces dispositifs, et, d'autre part, sur les ressources de médiation offertes par la spécificité de cet ancrage.

L'identité narrative et ses ressources sur internet

La notion de communication s'est imposée progressivement comme valeur fondamentale du monde occidental. Fruit de la déformation idéologique saint-simonienne (Musso, 2003), de la reconstruction face au vide de valeurs laissé par la guerre (Breton, 1992), la communication est ainsi devenue un mode d'être au monde constitutif d'interfaces pratiques qui lui sont propres (Augé, 1992 ; Forget & Polycarpe, 1997 ; Picon, 1998).

La notion d'identité narrative, lorsqu'elle est par exemple employée pour décrire les rapports existants entre les individus et leurs blogs, n'est pas sans poser certains problèmes théoriques. Mathieu Paldacci souligne bien que l'on ne saurait opposer la configuration narrative du « soi » et sa relocalisation par l'intermédiaire du blog (Paldacci, 2006). Certes, il va sans dire que le fait de se raconter sur internet suppose une identité déjà constituée et que cette identité déjà constituée sera étroitement liée à celle mise en ligne. Néanmoins, sans nier bien évidemment la dimension sociale d'internet (Proux & Latzko-toth, 2000), la question revient à se demander ce qu'implique la relation dialectique à l'écran comme possibilité d'accès à soi. C'est également à partir du

¹ De là peut d'ailleurs s'appréhender la possibilité d'un devenir éthique qui est l'aboutissement de l'identité narrative chez Ricoeur.

rapport entre individu et écran (au travers des appuis offerts par celui-ci) que peut se conceptualiser la dimension narrative du soi.

Ce problème a aussi été soulevé par Annabelle Klein (2001). D'une part, elle souligne l'importance du rapport d'altérité en considérant l'utilisateur dans un contact permanent avec l'autre (puisque chacun peut être vu au travers de sa homepage), et, d'autre part, elle définit la configuration narrative préalable à l'émergence du soi dans les mêmes termes que Ricoeur. Cela lui permet de définir les homepages comme des nouveaux champs d'expression de soi influençant le processus identitaire des utilisateurs par le biais « d'une double appropriation formative à travers les pages personnelles : celle de devenir son propre référentiel et celle de devenir autonome (objet de sa propre formation identitaire) » (Klein, 2001, p. 80).

Si Klein décrit finement la réalité identitaire des homepages, on peut remarquer qu'elle ne s'attarde jamais sur les conditions d'accès à soi offertes par les ressources médiatrices de l'écran (et donc par là sur le lien entre écran et dimension narrative). C'est ainsi la médiation de l'écran comme condition du rapport à soi qu'il semble nécessaire d'interroger. Tout l'enjeu reviendrait à s'interroger sur un dispositif d'accès à soi dont la principale caractéristique est sa préconfiguration. Celle-ci, en fournissant des prises d'accès à soi fixes et immobiles, d'une part manque de dynamisme (puisque le soi est seul avec son support et doit préalablement s'adapter au support de l'écran avant de s'adapter au monde) et, d'autre part, déconstruit le rapport d'interpénétration entre soi et l'autre au profit d'un rapport d'interpénétration entre soi et un soi médiatisé par la préconfiguration du support.

Comme l'explique Magali Uhl, en s'appuyant sur la typologie de Roland Barthes distinguant message dénoté et message connoté :

S'il y a une caractéristique qui distingue Internet [sic] des autres outils de communication et en fait sa spécificité, c'est bien le rapport qu'il institue entre l'utilisateur et sa machine, l'individu et l'écran [...]. Devant l'écran informatique, le 'sentiment de dénotation', de 'plénitude analogique' serait si intense que toute possibilité de connotation serait définitivement bannie (Uhl, 2002, pp. 155-156).

Dans ce cadre, penser l'émergence du soi au travers des médiations de ces dispositifs peut présenter un certain intérêt pour appréhender un questionnement sur le lien entre le « soi » et les médiations d'accès à soi. Toute une littérature sociologique appréhende la prolifération du

socio-technique sous cet angle. Par exemple, Michalis Lianos parle de « toile institutionnelle », où l'institution s'apparente à une « structure qui centralise le comportement humain autour de sa propre existence et de ses propres projets et, dans ce sens configure inévitablement les fragments d'action qui lui sont consacrés » (Lianos, 2001, p. 16). Dans ce cadre, l'échange ne résulte pas de l'adaptation à autrui mais d'une adaptation à une préconfiguration dans laquelle il faut être intégré avant même de pouvoir échanger (Deleuze, 1990 ; Honneth, 2007a, 2007b). La démarche d'Aldo Haesler (1995) est également fructueuse lorsqu'il évoque le remplacement progressif du « schème réciproitaire » par le « schème réactif », caractérisant ainsi nos sociétés contemporaines comme des sociétés artificielles en devenir où l'ensemble des structures sociales tendent à être constituées de ces liens socio-techniques et envahies de « nomades partout chez eux » (Virilio, 2009).

Ces perspectives ne sont pas à comprendre nécessairement sous la forme d'un catastrophisme tendant à la dissolution du genre humain. C'est ce que fait par exemple Olivier Dyens en dissociant la réalité biologique et la réalité technologique de l'être humain comme les deux composantes de ce qu'il appelle « la condition inhumaine », à la fois disjointes mais fatalement réunifiées au cœur de l'expérience phénoménologique.

L'être humain du 21^{ème} siècle pense, regarde, perçoit ce qui l'entoure de façon non pas unique mais bien collective. Possédant déjà un langage physiologique qu'il partage de façon presque parfaitement identique avec tous ses congénères, voici qu'il utilise maintenant des outils et des structures de communications qui le tirent vers une homogénéité cognitive. L'humain de la condition inhumaine est beaucoup plus proche de la fourmi qui vit, respire, existe et comprend son univers par l'entremise de sa collectivité qu'il ne l'est d'un individu autonome, conscient et singulier (Dyens, 2008, p. 149).

Philippe Breton (1992) souligne de son côté que la communication en tant que valeur, présente une ambivalence saisissante : elle se caractérise par une capacité de jonction avec autrui démultipliée tout en étant productrice d'une nouvelle forme de solitude.

Ces derniers traits dessinent les contours d'une nouvelle xénophobie, qui ne concerne plus cette fois, les réactions d'un peuple à l'égard d'autres peuples, mais celle d'un individu à l'égard des

‘autres’, catégorie générique propre au néo individualisme de la société de communication. Dans ce nouvel imaginaire, on pourrait tout accepter des autres, pourvu qu’ils restent à distance, ce qui est au fond la définition initiale de la xénophobie (Breton, 1992, pp. 153-154 ; voir également Wolton, 1997, pp. 257-292).

Le « soi narratif » peut ainsi s’appréhender sous cet angle. Cette institutionnalisation des rapports entre les individus qui est donnée a priori renvoie à une forme de gestion impersonnelle des processus d’accès à soi dans laquelle il faut s’intégrer pour exister et dont les conséquences sont encore largement à explorer puisqu’elles offrent la possibilité d’exister dans la sécurité d’un rapport à soi vidé de toute adaptation à autrui (Garnier, 2011). Cette transformation des mécanismes d’adaptation à autrui pourrait également être interrogée physiologiquement. Les recherches sur les « neurones miroirs » tendent par exemple à accréditer l’hypothèse d’un rapport à autrui contextualisé directement formateur du rapport à soi (Changeux, 2002; Rizzolatti & Sinigaglia, 2008).

Dans ces conditions, la communication langagière ne suit pas un schéma empiriste simple entrée-sortie. Au contraire, en accord avec la thèse selon laquelle le cerveau fonctionne sur le style projectif en faisant usage des pré-représentations contextualisées, on peut penser que chaque locuteur essaie constamment de projeter son cadre de pensée dans la tête de son interlocuteur (Changeux, 2002, p. 194).

D’où la nécessité de tenter de saisir ce qui est en jeu dans le cadre d’une narration de soi amputée de ce rapport à l’autre. C’est la préconfiguration socio-technique d’une matérialité de l’échange qui active la configuration narrative du soi. Mais que devient cette configuration ontologique qui, chez Ricoeur, est dialectiquement reliée à l’identité narrative ? On peut ainsi se demander s’il ne faut pas la considérer comme mise en suspens, préalablement transformée en instrument de conformité dans un contexte d’interaction qui ne lui enlève aucune de ses caractéristiques, mais qui façonne la mise en perspective de la dimension relationnelle et donc identitaire du « soi ». Car si l’appropriation définit « l’acte de se constituer un soi » (Jouët, 2000, p. 502), il apparaît que le « soi » propre à l’identité narrative doit composer avec un « soi » médiatisé par la préconfiguration du support. Ce qui pose la question de savoir dans quelle mesure l’appropriation narrative du

contexte délimitant le rapport à soi, telle que la définit Ricoeur, est assimilable à, et se situe sur le même plan que, l'appropriation du contexte délimité par l'interface de l'écran.

La préconfiguration socio-technique propre à cette médiation du soi apparaît en effet dans ce cadre amputée de son caractère essentiellement dynamique par lequel le « soi » émergeait. Cette réduction du rapport au monde (où l'ancrage au monde est mis en forme par la médiation préconfigurée de l'écran) conduit à interroger la notion d'identité narrative. Par exemple, le « soi » qui se raconte au travers de son blog « poste » son actualité personnelle (photos, musique, vidéos...) en passant par l'écran. En retour, le rapport à autrui se réalise au travers de la catégorie du « commentaire ». Cette catégorie fournissant le contexte de la relation, elle soulève la question de la nécessité, pour l'identité narrative, de composer avec un « soi » médiatisé par la préconfiguration de l'écran. D'ailleurs, un court passage de l'ouvrage de Ricoeur (1990) nous invite dans un certain sens à cette réflexion. La comparaison qu'il opère dans sa sixième étude entre la fiction littéraire et la fiction technologique est en effet source d'interrogation. Puisque le propre de la fiction littéraire en tant que modèle de configuration de l'identité narrative suppose une condition corporelle pensée comme une médiation existentielle entre soi et le monde. Ce qui ne semble pas être le cas des variations imaginatives propres à la science-fiction où le cerveau se sépare de cette condition et devient le contenant entier de la personne. L'analogie est troublante entre ces variations imaginatives propres à la science-fiction et les formes sociales d'échange qui caractérisent internet et ses réseaux sociaux. La comparaison opérée par Ricoeur entre une condition corporelle vécue comme médiation entre soi et le monde d'un côté, et la télétransportation du cerveau comme contenant unique de toute condition corporelle de l'autre côté, pourrait ancrer une réflexion sur les conditions d'émergence du « soi » dans le cadre de ces dispositifs dont on peut se demander s'ils ne relèvent pas uniquement de la mêmété :

on peut dire que les variations imaginatives de la science-fiction sont des variations relatives à la mêmété, tandis que celles de la fiction littéraire sont relatives à l'ipséité, ou plus exactement à l'ipséité dans son rapport dialectique à la mêmété. La véritable perplexité, dès lors ne réside pas à l'intérieur de l'un ou l'autre champ de variations imaginatives, mais, si l'on peut dire entre l'un et l'autre. Sommes-nous capables, je ne dis pas d'effectuer, mais de concevoir des variations telles que la condition corporelle et terrestre elle-même devienne une simple variable, une

variable contingente, si l'individu télétransporté ne transporte pas avec lui quelques traits résiduels de cette condition, sans lesquels il ne pourrait être dit ni agir ni souffrir – ne serait-ce que la question qui se pose de savoir s'il va survivre ? (Ricoeur, 1990, p. 179).

La notion de « variations imaginatives » renvoie au dynamisme du récit dans la constitution du personnage. L'accès à soi par l'intermédiaire du récit suppose un ensemble de ressources innombrables directement déterminé par le processus de mise en forme (ou mise en intrigue) de l'histoire du « soi ». Se raconter suppose ainsi un ancrage dans le monde offrant une multitude de variations dans l'accès à soi. S'interroger sur le rapport entre sujet et écran prend tout son sens au regard de ces variations car on peut se demander dans quelle mesure la préconfiguration de l'écran n'altère pas cette dimension essentielle de l'accès narratif à soi. Il suffit d'aller par exemple sur une page Facebook, ou de consulter le blog d'un proche, pour saisir en quoi la dimension narrative de ces espaces offre des variations imaginatives « sur mesure », puisque préalablement délimitées, altérant encore une fois les ressorts dialectiques du processus de constitution de ce que Ricoeur entend par « identité narrative ». En effet, se raconter sur Facebook au travers de son « profil » se résume à mettre en avant une image de soi au travers de catégories délimitées par le site (lieu et date de naissance, situation conjugale, amis, goûts culturels, formation professionnelle, etc.). Ces catégories, dont une analyse plus détaillée pourrait s'avérer précieusement complémentaire de notre propos, présentent une certaine fixité et, par là même, offrent des variations imaginatives délimitant (ou amputant ?) la constitution narrative de l'accès à soi telle que Ricoeur la définit. Car si le sujet possède une marge de manœuvre sur ce qu'il mettra sur son « mur », marge de manœuvre renvoyant à une diversité d'usages potentiels indéniables, la réalité de la médiation qu'induit l'écran, au travers de catégories offertes comme contexte spécifique et immuable d'un rapport à autrui, peut également interroger le dynamisme de la constitution d'une identité narrative au sens ricoeurien.

Le fait de se raconter doit ainsi passer par une adaptation préalable, consistant à insérer sa dimension narrative dans les possibilités limitées de l'écran. On se raconte sur internet, mais dans certaines conditions offertes par le support. D'où la nécessité de s'interroger sur cette double dimension du rapport à soi (où le rapport au monde doit être préalablement mis en forme par le rapport à l'écran). D'où également

l'importance de noter que là où le rapport au monde faisait fonctionner des ressorts dynamiques modifiant parallèlement le rapport à soi et la dimension normative de ce rapport (c'est le propre du « contrôle » chez White), le rapport à l'écran délimite la fixité de la dimension normative d'un rapport essentiellement tourné vers le « soi ».

Si internet offre la possibilité pour le sujet de présenter une image de lui même, il apparaît que la médiation de l'écran peut également être interrogée au travers d'un contexte socio-technique qui délimite un rapport à soi essentiellement narcissique, comme l'explique Magali Uhl :

Ce qui est en jeu dans cette mise à plat totale de l'intimité domestique, c'est bien sûr la quête narcissique classique qui, dans le cadre de la communication électronique, peut se résumer ainsi : qu'est ce qui me touche chez cette personne (qui s'exhibe ou qui me regarde, avec qui je parle etc...) qui me renvoie à moi, c'est-à-dire à ce que je ressens ? (Uhl, 2002, p. 166).

Or, tout rapport avec autrui suppose une restitution de la parole prononcée. C'est à partir de cette restitution que peut s'envisager à la fois le dynamisme constitutif de toute configuration narrative et les implications de ce dynamisme pour la constitution du soi.

Forme ultime de 'l'échange impossible', la communication virtuelle est dépourvue d'une dimension essentielle de l'échange, celle de la restitution. Car pour communiquer, encore faut-il pouvoir donner, rendre, prendre, recevoir, détruire et recommencer, sous peine de voir comme dans la légende, se figer en statue de pierre les partenaires médusés (Uhl, 2002, p. 167).

L'institutionnalisation d'un rapport à soi passant par l'écran suppose de ne pas nier la dimension essentiellement réflexive de ce rapport. C'est ce que fait par exemple André Mondoux en abordant l'homme et la technique dans une dialectique constituant « un devenir » jamais clos. Il s'appuie sur une acception ontologique de l'homme qui tend à faire de celui-ci un élément d'un rapport dynamique avec l'altérité et la technique par lequel l'identité se constitue. C'est dans ce cadre qu'il interroge et définit la technologie contemporaine au travers là aussi de l'exemple de Facebook comme marqueur d'une rupture de ce processus ontologique, et ce au travers de deux tendances que sont « l'hyperindividualisme » (un individu existant en et par lui-même)

et « le systémisme totalitaire » (la fonctionnalité du système comme unique horizon replié sur lui-même) (Mondoux, 2009).

Conclusion

Placer le regard au niveau prérelationnel comme nous l'avons fait dans cet article permet de relier certaines tendances socio-techniques observables sur internet (sur les blogs et sur Facebook par exemple) aux conditions normatives de constitution du soi. Sans nier la possibilité de jonction avec autrui et la dimension proprement sociale de cette jonction, il est intéressant de tenter de saisir comment celle-ci se réalise. Le concept d'identité narrative semble en partie dénaturé lorsqu'il est utilisé tel quel pour délimiter les manières de se raconter sur internet. L'identité narrative suppose un rapport permanent avec le monde, une tension caractérisée par le mouvement. Or, placer le regard sur cette dimension dialectique dans la réalité d'une médiation préconfigurée par l'écran peut fournir une certaine grille d'appréhension des dynamiques d'individualisation de nos sociétés contemporaines. En instituant des manières de se raconter « sans l'autre », c'est-à-dire sans influence réciproque, le soi dialogiquement relié au champ préconfiguré de ces supports peut également se penser dans la prédominance d'un rapport essentiellement réflexif et donc dans une certaine coupure par rapport à l'essence de sa constitution narrative : son caractère dynamique et son ancrage permanent dans l'ensemble des ressources du monde.

Références

- Augé, M. (1992). *Non-lieux*. Paris : Seuil.
- Breton, P. (1992). *L'utopie de la communication*. Paris : La Découverte.
- Changeux, J.-P. (2002). *L'homme de vérité*. Paris : Odile Jacob.
- Deleuze, G. (1990). *Pourparlers 1972-1990*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Dyens, O. (2008). *La condition inhumaine, essai sur l'effroi technologique*. Paris : Flammarion.
- Forget, P., & Polycarpe, G. (1997). *Le réseau et l'infini : Essai d'anthropologie philosophique et stratégique*. Paris : Éditions Economica.
- Garnier, J. (2011). Formes de la quotidienneté virtuelle contemporaine : une cause du sentiment de peur ? *Réel-Virtuel*, (2). Disponible à : <http://reelvirtuel.univ-paris1.fr/index.php?revue-en-ligne/j-garnier/>
- Goetz, R. (2004). Paul Ricœur et Michel Foucault. *Le Portique*, (13-14). Disponible à : <http://leportique.revues.org/index639.html>
- Grosseti, M. (2009). Qu'est ce qu'une relation sociale ? Un ensemble de médiations dyadiques. *REDES - Revista hispana para el análisis de redes sociales*, 6(2). Disponible à : http://revista-redes.rediris.es/pdf-vol16/vol16_2.pdf
- Haesler, A. (1995). *Sociologie de l'argent et postmodernité*. Geneve : Librairie Droz.
- Honneth, A. (2007a). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris : éditions du cerf.
- Honneth, A. (2007b). *La réification*. Paris : Gallimard.
- Jouët, J. (2000). Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux*, (100), 487-521.
- Klein, A. (2001). Les homepages, nouvelles écritures de soi, nouvelles lectures de l'autre. *Spirale. Revue de recherche en éducation*, (28), 67-82.
- Lianos, M. (2001). *Le nouveau contrôle social*. Paris : L'harmattan.
- Mondoux, A. (2009). Émancipation, aliénation et surdéterminisme technique. Dans G. Tremblay (Éd.), *L'émancipation hier et aujourd'hui. Perspectives françaises et québécoises* (pp. 157-169). Montréal : Presse de l'Université du Québec.
- Musso, P. (2003). *Critique des réseaux*. Paris : PUF.
- Paldacci, M. (2006). Le blogueur à l'épreuve de son blog. *Réseaux*, (138), 73-107.
- Picon, A. (1998). *La ville territoire des cyborgs*. Besançon : Les éditions de l'imprimeur.
- Proulx, S., & Latzko-Toth, G. (2000). La virtualité comme catégorie pour penser le social : l'usage de la notion de communauté virtuelle. *Sociologie et société*, 32(2), 99-122.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Paris : Stock.
- Rizzolatti, G., & Sinigaglia, C. (2008). *Les neurones miroirs*. Paris : Odile Jacob.
- Uhl, M. (2002). Intimité panoptique. Internet ou la communication absente. *Cahiers internationaux de sociologie*, (112), 151-168.
- Virilio, P. (2009). *Le futurisme de l'instant*. Paris : Galilée.
- White, H. (2011). *Identité et contrôle*. Paris : EHESS-Translations.
- Wolton, D. (1997). *Penser la communication*. Paris : Flammarion.